

Chapitre 1

France est arrivée en septembre. Quel jour au juste? Je n'en sais rien. Mais je me souviens très bien de la scène. En revenant de l'école, j'ai aperçu Alexandra devant la maison avec un enfant plaqué sur son ventre. Elle avait l'air contrariée.

-Tiens! C'est ta soeur. Occupe-toi d'elle.

J'avais onze ans et France 13 mois. La bouche ouverte et la bave au menton, elle me regardait avec des yeux effarés pendant que je la détaillais de la tête aux pieds. À qui ressemblait-elle? À personne. Avec sa robe, son gilet et son bonnet de laine blanche, ses bottines trop grandes et ses longs bas côtelés alors que l'automne venait à peine de commencer, elle semblait venir d'un autre monde.

L'enfant perdu! Qui ne marchait pas, ne parlait pas, ne pleurait pas. Elle portait encore des couches, sentait le caca et la pisse et mangeait avec ses doigts, rien n'attirait son attention. Alexandra me la confiait tous les soirs après la classe et jamais elle ne manifestait la moindre joie ou même montrait qu'elle me reconnaissait. Dès que je la soulevais, ne demandant qu'à demeurer par terre, elle devenait tout à coup si lourde et si molle que, de peur de l'échapper, je la remettais dans le coin de la pièce. Tout en fixant le sol, d'un mouvement rapide et continu, elle recommençait à se bercer. Elle ne faisait que ça à longueur de journée.

La famille entière en avait le tournis. Pour y échapper, mon frère et mon autre soeur fuyaient, notre père l'engueulait et moi je me réfugiais derrière un livre. Des années plus tard, j'ai appris que lorsque Alexandra perdait patience, elle la maintenait dans une baignoire remplie d'eau glacée jusqu'à ce qu'elle soit paralysée de froid. Ensuite, elle l'enveloppait dans une épaisse couverture et la couchait dans une chambre aux rideaux tirés. France en ressortait l'oeil hagard et le teint terreux, mais aucun de nous ne le remarquait. Elle aurait pu crever et personne ne l'aurait pleurée, même pas notre père. D'ailleurs s'il n'en avait tenu qu'à lui, elle ne serait jamais née.

Quand notre mère a appris en octobre 1949 qu'elle était atteinte de tuberculose, elle n'était enceinte d'elle que depuis deux mois. Sachant que pour augmenter ses chances de survie, il était encore possible d'avoir recours à l'avortement, sans même lui demander son avis, notre père s'est tout de suite mis à la recherche du médecin complaisant qui s'en chargerait.

-Dans votre cas, avait-il dit à notre mère, il ne fait aucun doute que pour vous guérir, il faut mettre un terme à votre grossesse. Autrement, non seulement vous mourrez, mais votre enfant n'aura que 50% de chance de survivre.

Elle a refusé net et, stupéfait, notre père l'a alors suppliée de revenir sur sa décision en lui rappelant qu'elle avait trois enfants à la maison qui avaient besoin d'elle.

-Même pour eux, je ne peux pas tuer celui que je porte.

Pour qui tu te prends, ma fille ?

Déjà à bout de souffle, elle a alors fermé les yeux. Fidèle à ses principes, son honneur était sauf. Mais notre père ne l'entendait pas ainsi. Ne voulant pas la perdre et encore moins se retrouver seul avec trois enfants sur les bras, il était prêt à soudoyer n'importe quel médecin pour qu'il procède à l'avortement sans la prévenir. Malgré son entêtement, il n'a malheureusement pas trouvé cet homme sans scrupule ni réussi à convaincre notre mère qu'elle faisait fausse route.

Elle a donc accouché sept mois plus tard et, après avoir tenu sa fille dans ses bras, elle a perdu conscience : son devoir était accompli. Elle est morte deux mois après. France a alors été transportée dans un hôpital, où avant d'être confiés à leur famille, tous les rejetons de mères tuberculeuses étaient suivis et traités durant un an. Notre père n'allait pas la voir, et comme il ne parlait jamais d'elle, nous avons fini par oublier son existence.

-Combien d'enfants avez-vous ?

-Trois.

Quand il a engagé Alexandra pour s'occuper de nous et de la maison, dans sa tête, cette réponse allait déjà de soi. Sa femme venait de mourir et, avec un peu de chance, l'enfant qui n'aurait jamais dû voir le jour la rejoindrait. Avec trois enfants, dont deux d'âge scolaire, dans un an, il pourrait envisager de refaire sa vie et, du même coup, renflouer son portefeuille. La maladie de sa femme et la prise en charge des enfants lui avaient jusqu'ici mangé toutes ses économies, il devait mettre un terme à cette calamité.

Entouré de femmes à longueur de journée, il était convaincu que, le moment venu, il trouverait au sein du groupe, sinon la perle rare, du moins la bonne poire qui succomberait à ses charmes ! Grand, mince, le regard perçant et la démarche assurée, il ne doutait ni de son pouvoir ni de sa capacité à mener ce projet à bien. En tant que contremaître, il avait appris à exercer des pressions ou à multiplier les éloges pour obtenir ce qu'il désirait, jusqu'ici peu de femmes lui avaient résisté.

Lui qui avait toujours gardé ses distances pour maintenir son autorité, il se montrait tout à coup affable et, débordé de travail ou pas, il rejoignait ses employées à la pause-café. Volubile, il affichait une bonne humeur contagieuse, mais loin d'en abuser, il trouvait toujours une bonne raison pour s'éclipser dès que tous les yeux étaient suspendus à ses lèvres. Il mentait si bien !

-Combien d'enfants avez-vous ?

-Trois.

Fidèle à la tradition, au bout d'un an de deuil, il a rangé sa cravate noire au fond d'un tiroir, et une semaine plus tard, profitant du jour de congé d'Alexandra, il nous a présenté une de ses employées. Comme il nous l'avait recommandé, assis sagement sur le canapé, nous les attendions parés de nos plus beaux atours. Quand ils sont arrivés, nous nous sommes précipités à leur rencontre, mais en nous apercevant, il nous a fait signe de retourner au salon. Avant de nous rejoindre, il lui a fait visiter l'appartement et lui a servi un café. Assise devant nous, sa

Pour qui tu te prends, ma fille ?

tasse sur les genoux, elle nous regardait du coin de l'oeil ; guindé, notre père se tenait debout derrière elle.

-Léa, montre ta poupée à Jacqueline.

Ma soeur s'est exécutée de mauvaise grâce, pendant que la tête tournée vers la fenêtre, mon frère ne pensait qu'à retrouver ses copains. Devant l'embaras général, j'étais la seule à jubiler. Pourquoi ? Parce que sans raison précise, je considérais déjà Jacqueline comme une intruse.

-Louise et Richard, allez chercher du jus d'orange et trois verres.

Mine de rien, il s'était arrangé pour que Jacqueline sache nos prénoms, sa tâche était achevée. J'ai même dû remplir les verres à sa place en prenant bien soin de ne pas en renverser une seule goutte. Il y veillait.

-Allez, dépêche-toi, je suis pressé. Richard, va chercher ta grand-mère.

Il a ensuite enfilé son manteau et apporté celui de Jacqueline. Quand notre grand-mère paternelle nous a rejoints, ils étaient déjà loin. Elle n'a fait aucun commentaire. On aurait même dit qu'elle ignorait qu'une dame était venue. Nous avons joué au paquet voleur jusqu'à ce qu'Alexandra revienne, en apparence la vie avait repris son cours.

-Où est ton père ?

-Je ne le sais pas.

Les yeux d'Alexandra se sont aussitôt rétrécis et sa mâchoire de cheval s'est pointée dans ma direction,

quand elle s'est approchée, je n'ai pas bronché. Je détestais trop cette femme pour en avoir peur. Pourtant, elle aurait pu m'écrabouiller d'une seule main. Bâtie comme un colosse, elle marchait avec autant d'élégance qu'un éléphant et nous apostrophait sans ménagement, elle ne nous souriait jamais.

Elle réservait ce privilège à notre père et elle y mettait tant d'ardeur que, chaque fois, j'avais l'impression qu'elle allait en perdre son dentier. Même quand elle lui passait les plats, elle n'arrivait pas à le faire en douceur, et rougissante, elle se confondait en excuses que notre père balayait d'un revers de main. Que ne lui aurait-il pas pardonné pour préserver sa tranquillité!

Il se fichait pas mal de la façon dont elle nous traitait en autant qu'elle ne nous battait pas. Il la payait pour entretenir la maison et veiller sur nous, le reste ne se monnayait pas. Si nous voulions être aimés, nous n'avions qu'à bien nous tenir. Léa et Richard s'y employaient, mais leurs efforts n'étaient pas souvent récompensés. Moi, je m'effaçais. Les manières de cette femme me rendaient malade et sa laideur me faisait tellement honte que je n'invitais plus mes amies à la maison.

-C'est ta tante ?

-Non. C'est la gardienne.

Si seulement j'avais pu répondre que je ne la connaissais pas! Mais Alexandra entendait tout, et avec elle, je ne savais jamais à quoi m'attendre. Quand, un an après l'avoir embauchée, notre père lui

Pour qui tu te prends, ma fille ?

a appris l'existence de France et sa venue prochaine, elle n'a pas sourcillé ni exigé que ses gages soient augmentés. Elle n'avait qu'une seule ambition : faire preuve d'une grandeur d'âme qui lui mériterait une demande en mariage. À quarante ans que pouvait-elle espérer d'autre ? Mais notre père se doutait de ses intentions depuis belle lurette et, en fin stratège, il est entré dans son jeu. Tout sourire, il l'entourait tout à coup d'attentions et la montait aux nues. Morte de honte, j'aurais voulu me voir ailleurs.

À onze ans, comment aurais-je pu deviner que ce changement d'attitude n'était qu'une ruse pour l'empêcher de partir avant qu'il en marie une autre. Il s'en est fallu de peu pour qu'il y parvienne. Sans avertissement, Alexandra nous a laissés en plan seulement une semaine avant la date prévue. Pourtant, depuis que France vivait parmi nous, elle n'avait pas la tâche facile. Léa, Richard et moi étions devenus des enfants taciturnes et agressifs, et après s'être recroquevillé sur sa peine pendant un an, notre père fuyait maintenant la maison.

Lorsque notre mère vivait, le repas terminé, tous les soirs il se rendait à l'épicerie du coin pour acheter du lait, du pain ou du beurre et il ne revenait qu'après avoir siroté une eau minérale ou une bière d'épinette tout en bavardant avec les hommes du voisinage. Parfois il s'arrêtait aussi à la salle de billard pour jouer quelques parties et lorsqu'il rentrait nous étions déjà couchés.

Nous ne le manquions pas. Seuls avec notre mère, l'ambiance était plus détendue et, tous les trois blottis contre elle, nous nous endormions en

l'écoutant chanter des berceuses que je connais encore par coeur plus d'un demi-siècle plus tard. Quand il rentrait tôt, nous étions par contre privés de ce plaisir qui, à ses yeux, nous replongeait dans la mièvrerie d'une enfance qui avait déjà trop duré.

-Au lit!

Après une journée de travail harassant, n'avait-il pas mérité de s'asseoir dans son fauteuil à bascule et, sans entendre le moindre bruit, de se plonger dans le roman policier qu'il venait de s'acheter? Notre mère écoutait la radio durant la journée, mais jamais le soir. Assise dans un coin du canapé, elle tricotait ou lisait aussi; elle se couchait toujours avant lui. Mais qu'il pleuve ou qu'il neige, le mardi soir, elle se rendait à la salle paroissiale pour jouer au bingo, et le mercredi, notre père allait à l'aréna pour assister au match de hockey de l'équipe locale. Le samedi, ils invitaient des amis pour des parties de bridge qui duraient jusque tard dans la nuit, et là, ils en profitaient pour s'éclater.

La maladie de notre mère a tout changé. Tous les soirs après son travail, notre père se rendait à l'hôpital et il y restait jusqu'à la fin des heures de visites; le samedi, il y passait l'après-midi et la soirée. Notre mère a quand même attendu qu'il ne soit pas là pour mourir. Comme d'habitude, ce soir-là, il est parti à 21 heures et elle est morte une demi-heure plus tard. Il ne s'en est jamais remis. Non seulement la vie était injuste, répétait-il, mais elle avait tous les droits.

Devant son univers écroulé, pendant des mois, il a baissé les bras. Au travail, il surveillait la production sans grand enthousiasme, et à la maison, se fiant à

Pour qui tu te prends, ma fille ?

la compétence d'Alexandra, il se barricadait dans le salon le nez plongé dans un roman policier. Il en a lu un chaque soir jusqu'à ce qu'il réalise qu'il courait à sa perte.

Financière, bien sûr, puisque pour lui, rien n'avait autant d'importance que l'argent. Après avoir payé Alexandra et assumé les dépenses courantes, il ne pouvait même pas s'acheter une cartouche de cigarettes. Tous les dimanches, il sortait son paquet de tabac bon marché et sa boîte de papier fin et il s'en roulait cent quarante pour la semaine, jamais une de plus. Chez lui tout était compté. Les heures qu'il nous consacrait, les sacrifices qu'on lui imposait, la reconnaissance qu'on lui devait.

-Je devrais vous envoyer à l'orphelinat au lieu de me saigner à blanc pour vous garder.

Pour le satisfaire, il aurait fallu écouter au doigt et à l'oeil, ne pas dire un mot plus haut que l'autre et ne rien perdre ou ne rien briser : autrement dit, ne plus exister. À l'impossible nul n'est tenu, aurait dit notre grand-mère paternelle, si elle avait su que cette rengaine faisait partie de notre quotidien. Ce qui ne m'aurait pas enlevé la crainte qu'il finisse par mettre son projet à exécution. D'autant plus que j'étais convaincue d'être la seule à pouvoir éloigner cette menace.

-Vous pouvez renvoyer Alexandra, je vais prendre sa place.

-Et l'école ?

-J'y retournerai lorsque Léa sera en âge d'y aller.

-Et à ce moment-là, qui va s'occuper de la maison ?

-Moi

-Tu peux me dire quand ?

-Le soir et durant la fin de semaine.

Il a froncé les sourcils, mais je n'ai pas bronché. Rien ne me paraissait excessif pour évincer cette virago et, par la même occasion, permettre à mon père de regarnir son compte en banque, ce qui me vaudrait une reconnaissance éternelle.

-Je te remercie de ton offre, mais cette tâche est trop lourde pour toi. Si j'acceptais, tu finirais par m'en vouloir pour le restant de tes jours et tu aurais raison.

S'il avait eu le courage de m'avouer qu'il avait trouvé une autre solution, son refus m'aurait moins blessée. Mais mon père ne dévoilait jamais ses cartes avant d'être sûr de gagner la partie. Lorsque quelques semaines plus tard, il nous a annoncé la visite de Jacqueline, je n'ai pas fait de lien avec cet incident et s'il ne lui avait pas proposé de faire le tour de l'appartement, rien n'aurait éveillé ma méfiance.

Mais le lendemain, je n'y pensais déjà plus. Notre père avait ramené France à la maison et notre vie était soudainement chambardée, nous ne cherchions qu'à nous en accommoder. Quant à notre père, il avait repris ses anciennes habitudes. Au retour du travail, il se dépêchait de manger pour aussitôt repartir et, contrariée, Alexandra nous le faisait payer.

-Mettez vos pyjamas et couchez-vous.

Pour qui tu te prends, ma fille ?

Pendant qu'elle entrechoquait les assiettes et claquait les portes d'armoires, j'imaginai mon père dans l'épicerie, la salle de quilles et l'aréna, où entouré de copains, il s'acharnait à reprendre sa vie là où il l'avait laissée. Même la fin de semaine, il s'en allait. Costume fraîchement pressé grâce au zèle d'Alexandra, chemise blanche et chaussures neuves, il se levait tôt et partait avant qu'on ait terminé notre petit déjeuner pour ne revenir qu'en fin de soirée.

Le dimanche, jour de congé d'Alexandra, notre grand-mère paternelle la remplaçait chaque fois qu'elle partait sans Léa. Comme notre mère jadis, elle jouait avec nous, nous lisait des contes et nous apprenait des comptines, parfois, elle nous amenait chez elle. Une seule maison séparait la sienne de la nôtre. Pourtant, à l'arrivée de France, ces escapades ont pris fin. Quand je m'en suis étonnée, ma grand-mère m'a répondu que la changer d'endroit risquait de l'affoler. Je ne l'ai pas montré, mais je ne la croyais qu'à moitié. Comme nous tous, notre grand-mère savait si peu comment s'y prendre avec France qu'elle préférait la laisser se bercer à sa guise et parvenir ainsi à l'oublier.

Les absences de notre père lui causaient suffisamment de soucis. « Mes pauvres enfants », nous lançait-elle dès son arrivée en écrasant des larmes au coin de ses yeux, « qu'est-ce que vous allez devenir ? » À ce moment-là, j'avais l'impression qu'elle aurait voulu nous prendre en charge et qu'elle pleurerait parce qu'elle n'en avait plus la force. Je ne lui en ai jamais voulu de ne pas m'avoir prévenue de ce qui se tramait alors derrière notre dos puisque je n'aurais rien pu y changer.

Notre père avait trouvé la bonne poire qui ne demandait qu'à le rendre heureux, et pour qu'elle accepte de l'épouser après seulement trois mois de cour assidue, il lui promettait mer et monde. Dès qu'elle vivrait parmi nous, lui disait-il, il verrait à ce que je l'aide à entretenir la maison, à ce que Richard fasse les courses et à ce que Léa amuse France, la toute dernière dont elle n'avait appris l'existence qu'une fois les bans publiés. Finis les levers à 6 heures et le travail à la chaîne pour des salaires de misère, ajoutait-il, finis les sacrifices. Elle avait pris soin de ses parents malades durant les plus belles années de sa vie, et à leur mort, elle s'était retrouvée devant rien. À 36 ans, il était temps qu'elle soit récompensée.

À la maison, quand il n'était pas occupé à cacher les vêtements qu'il s'achetait en vue du grand jour, il se faisait petit. Moins naïve et plus futée que Jacqueline, Alexandra l'avait à l'oeil. À l'affût de la moindre trace de rouge à lèvres, chaque semaine elle inspectait en vain ses mouchoirs et ses collets de chemise avant de les laver, et quand elle les rangeait, elle s'assurait que ses tiroirs et son placard ne dissimulaient rien de nouveau. Ensuite, elle fouillait les poches de tous ses costumes pour n'y trouver que poussière de tissu et de tabac. Mais sa méfiance demeurait intacte et, emportée par une rage qui ne cessait d'augmenter, elle a fini par passer au crible le réduit dans lequel il rangeait ses outils. Tout au fond, gisait une vieille valise crasseuse dans laquelle elle a découvert ce qu'elle cherchait.

Le lendemain matin, elle a fait ses bagages, et avant de partir, elle a étalé tous les vêtements neufs de notre père sur son lit, et tout au milieu, elle a

Pour qui tu te prends, ma fille ?

déposé l'écrin contenant l'alliance de sa future épouse. Au retour de l'école, la mine basse et France dans les bras, notre grand-mère nous attendait pour déjeuner.

-Alexandra est partie. Mais ne vous inquiétez pas. D'ici à ce que votre père trouve quelqu'un pour la remplacer, je vais rester près de vous.

Aucun de nous n'était déçu, et pourtant, nous nous sommes attablés en silence et sans appétit nous avons avalé les sandwichs qu'elle nous avait préparés. Il y avait du drame dans l'air, nous en étions tous conscients. Même France. Au lieu de se bercer, les épaules affaissées et le menton enfoui dans la poitrine, elle dormait. Perdue dans ses pensées, notre grand-mère ne s'en était pas aperçue et, quand je me suis levée pour transporter France dans son lit, elle en a à peine eu connaissance. Avant de retourner à l'école, Richard m'a aidée à desservir la table et à rincer les assiettes, si j'avais pu lire dans la tête dans ma grand-mère, je ne l'aurais pas laissée seule.

Mais elle ne m'aurait rien révélé. Elle ne l'a fait que quelques années plus tard. Avant de disparaître, Alexandra l'avait fait venir pour lui montrer ses découvertes. Elle pleurait. Autant à cause de l'hypocrisie de notre père que parce qu'elle infligeait à notre grand-mère une tâche trop lourde.

-Ne vous en faites pas, je vais me débrouiller.

Avec sa fierté légendaire, notre grand-mère était décidée à tenir le coup. Ce soir-là, notre père est arrivé beaucoup plus tôt que d'habitude, nous venions à

peine de nous coucher. Avant de me lever, j'ai attendu qu'il rejoigne notre grand-mère dans la cuisine. Tapie contre la porte de ma chambre, je les voyais distinctement, ils étaient assis à chaque bout de la table.

-Les enfants sont au courant ?

-Au courant de quoi ?

-De mon mariage et du voyage de noces !

-Ce n'est pas à moi à leur apprendre. Si tu n'as rien d'autre à me dire, je rentre me coucher. Demain, je serai ici pour le lever des enfants. Ne compte surtout pas sur moi pour te préparer ton petit déjeuner. Je ne suis pas à ton service.

Aux dires de notre père, notre grand-mère ne l'avait jamais aimé et il le lui rendait bien. Avant la mort de notre mère, il passait devant chez elle au moins quatre fois par jour et jamais il ne s'arrêtait pour prendre de ses nouvelles. Quand elle invitait Richard ou moi à dîner, il nous donnait son accord en soupirant, et à notre retour, jamais il ne nous demandait ce que nous avions mangé ou de quoi nous avions parlé. Par contre, les visites quotidiennes de notre grand-père ne l'ennuyaient pas, au contraire. Notre mère avait souvent un appareil ménager ou une lampe à lui faire réparer et notre père appréciait d'en être dispensé. D'autant plus qu'il savait, qu'ausitôt sa tâche terminée, notre grand-père s'en irait. Quand aucune requête ne lui était adressée, notre grand-père restait encore moins longtemps. Après avoir bourré sa pipe et en avoir tiré quelques bouffées tout en se plaignant de ses rhumatismes ou des tyrannies de notre grand-mère, il s'en allait.

Pour qui tu te prends, ma fille ?

Notre grand-père a fait un infarctus trois mois avant la mort de notre mère. Il a aussitôt été hospitalisé même s'il suppliait notre grand-mère de le laisser mourir à la maison. Après avoir passé la soirée au chevet de notre mère, notre père allait le voir. Notre grand-mère le savait mais jamais elle n'y a fait allusion. Retranchée chez elle, elle attendait que notre grand-père meure pour enfin vivre comme elle l'entendait. Il est mort quelques semaines plus tard. Comme d'habitude, ce soir-là notre père était resté à son chevet jusqu'à 23 heures, il s'est éteint à minuit. Notre père n'a été prévenu qu'à l'aube.

-Je n'arrive pas à le croire. Hier encore, j'étais convaincu qu'il continuait à prendre du mieux. Que lui est-il arrivé ?

-Personne ne le sait. Il était déjà mort lorsqu'en faisant sa ronde de nuit l'infirmière a retrouvé son tube d'oxygène au bas du lit.

Certains disaient qu'il avait dû le faire tomber en bougeant durant son sommeil, les autres étaient persuadés qu'il l'avait volontairement jeté par terre. Notre père n'a jamais émis la moindre hypothèse. Notre grand-père lui avait trop souvent répété que si jamais il pouvait donner sa vie pour sauver celle de notre mère, il le ferait.

-Le moins que l'on puisse faire, c'est de le laisser reposer en paix, s'était-il contenté d'ajouter.

Il n'a jamais informé notre mère de sa mort et, pour qu'elle ne se doute de rien, il n'a rien changé à ses habitudes, sauf qu'avant de pénétrer dans sa

chambre, il enlevait sa cravate noire. Elle a accouché le mois suivant. Cet événement restera à jamais imprimé dans ma mémoire. Mon père avait reçu un appel tôt le matin et, sans donner d'explication, il était parti en hâte. Quand j'ai demandé à Sophie, notre jeune gardienne, où il était allé, elle m'a répondu : « À l'hôpital ! »

J'ai passé la journée assise sur le balcon. De temps en temps, Sophie venait me rejoindre et elle me demandait si je voulais manger, écouter de la musique ou jouer aux cartes et, les yeux rivés sur l'arrêt de bus, je ne me donnais même pas la peine de la regarder ou de lui répondre. Jusqu'à ce que mon père arrive, je n'ai pensé qu'à mon grand-père qui venait de mourir et à ma mère qui était hospitalisée depuis une éternité, j'avais soudainement peur qu'elle ne revienne plus. Quand j'ai vu mon père descendre du bus, je me suis enfuie dans la salle de bains et, après avoir verrouillé la porte, j'ai ouvert les robinets de la baignoire et du lavabo. Je ne voulais pas l'entendre lorsqu'il apprendrait à Sophie que notre mère était morte. Tant que je ne le saurais pas, pour moi au moins, elle continuerait à vivre.

Mon père n'a rien compris à ce qui se passait. Il tambourinait sur la porte et il me suppliait de sortir, les mains sur les oreilles, je ne saisissais que la moitié de ses paroles. Il a fini par se taire. Assise sur le rebord de la baignoire, j'attendais qu'il s'égosille à nouveau, mais rien ne s'est produit. Me croyant enfin seule, j'ai fermé les robinets. Il n'y avait plus aucun bruit dans la maison, mais je ne pouvais toujours pas sortir. J'avais trop peur.

Pour qui tu te prends, ma fille ?

-Tu viens d'avoir une petite soeur. Sors de là !

En ouvrant la porte, j'ai éclaté en sanglots. Mon père a alors haussé les épaules et il est parti. À ses yeux comme aux miens, je m'étais couverte de ridicule ; pour lui, l'incident était clos. À son retour, il ne m'a pas parlé de cette petite soeur à laquelle je ne pensais déjà plus. Notre vie s'était toujours déroulée sans elle, il allait de soi qu'il en demeure ainsi. Les vacances scolaires venaient tout juste de commencer et Léa, Richard et moi avions été invités à passer le mois de juillet à la campagne chez une des soeurs de notre mère. En aidant Sophie à préparer nos bagages, j'avais l'impression de changer de vie.

Notre séjour là-bas demeure un de mes plus beaux souvenirs d'enfant. Dans ce chalet d'été à deux pas d'un immense lac, nos journées se déroulaient de découverte en découverte. Richard allait à la pêche avec l'oncle et les cousins et j'apprenais à ramer et à nager avec mes cousines pendant que tante Laurette se prélassait au soleil avec Léa. Dès que nous étions tous à nouveau rassemblés autour du chalet, en bande, nous traversions les champs et les bois en quête de fruits, d'ail sauvage et de persil qui trôneraient des heures sur la table et dont l'odeur se répandrait dans toutes les pièces. Les truites et les éperlans qu'avaient rapportés l'oncle et ses acolytes étaient déjà nettoyés et nous les savourions d'avance. Aussitôt assis autour du feu, nous les regardions rôtir et en les mangeant nous pensions aux guimauves chaudes et dorées que nous allions bientôt déguster. L'oncle jouait alors de l'harmonica, pendant que les yeux rivés aux étoiles, nous souhaitions que l'été dure indéfiniment. Aucun de nous trois ne se doutait alors que ces premières

vacances passées sous un autre toit seraient aussi les dernières.

Lorsque nous sommes revenus, l'appartement m'a paru sombre et minuscule et mon père encore plus taciturne. Il n'y avait que Sophie qui sauvait la situation. Toujours aussi enjouée et chaleureuse, elle nous avait préparé un repas festif auquel notre père n'a pas touché. Avant de partir pour l'hôpital, il nous a rappelé que, vacances ou pas, nous devons nous coucher à la même heure que d'habitude. Sachant que Sophie n'en tiendrait pas compte, nous n'avons pas protesté.

Lorsque notre mère a été hospitalisée, Sophie avait tout de suite accepté de nous garder. Comme sa soeur était mariée à un des frères de notre mère, elle se considérait comme faisant partie de la famille. Chez les Viau, l'esprit de clan était solide. Avec Sophie, rien de fâcheux ne pouvait nous arriver se disaient-ils. Elle saurait nous aimer, nous distraire et nous surveiller, nous nous apercevions à peine de l'absence de notre mère. Ils avaient vu juste. Sophie nous a tout de suite séduits et nous nous y sommes vite attachés; âgée de dix-huit ans à peine, elle nous comprenait mieux que quiconque. À notre retour du chalet, notre père parti, comme nous l'avions prévu, elle nous a permis de passer la soirée dans le jardin avec nos copains. Nous y serions restés toute la nuit tellement nous avions d'anecdotes à raconter.

-C'est le temps de dire bonsoir, votre père va bientôt arriver.

Pour qui tu te prends, ma fille ?

Une fois couchés, Richard et Léa se sont aussitôt endormis. Moi, j'étais trop excitée. La réminiscence de tous ces souvenirs m'avait donné le vertige et j'avais envie de m'en repaître encore et encore. Si j'avais pu, je n'aurais pas fermé l'oeil de la nuit. Sophie m'écoutait. Étendue à mes côtés, elle fumait cigarette sur cigarette jusqu'à ce que le bruit de la porte d'entrée la fasse sursauter. D'un pas lourd, mon père s'est rendu directement à la cuisine et, quand il a déplié son journal, nous avons enfin pu respirer. Mais sa présence m'enlevait toute velléité de poursuivre mon récit. Dès cette nuit-là, mes rêves furent imprégnés de ce bonheur que j'espérais garder en moi à jamais. Mais au bout d'une semaine, en un seul éclat de voix, mon père l'a réduit en cendres.

-Debout !

Je n'avais pas eu le temps de me demander ce qui arrivait qu'il m'empoignait le bras et me tirait hors du lit.

-Avance !

Richard était déjà debout au milieu de la cuisine et il se frottait les yeux pour essayer d'y voir clair, Léa et Sophie dormaient à poings fermés.

-À genoux, les bras en croix ! Je vous salue Marie... Plus fort !

Richard se tenait bien droit pendant que d'un ave à l'autre mes genoux fléchissaient ; dès que mes fesses s'écrasaient sur mes talons, je recevais une poussée dans le dos.

-Sans-coeur. Tu n'es même pas capable de faire un

petit sacrifice pour obtenir la guérison de ta mère ? Si elle meurt, ce sera de ta faute. On ne dirait pas que c'est Richard qui a six ans, mais toi !

Agenouillé derrière nous, notre bourreau était à l'affût de la moindre défaillance. Quand on ne priait pas trop vite, on ne levait pas les bras assez haut, il n'était pas conscient des tortures qu'il nous infligeait. Le chapelet terminé, il ne voyait même pas les grosses larmes qui coulaient encore sur les joues de Richard. Tête basse, nous retournions au lit et nous nous endormions presque aussitôt. L'angoisse n'apparaissait qu'au réveil. Allait-il nous réveiller ce soir encore ? Cette question tournait dans nos têtes tout au long du jour, lui seul pouvait y répondre.

-Debout !

Ce manège a duré du 7 au 17 août et nous n'en avons pas été récompensés. Cette fois encore, notre père a reçu un appel de l'hôpital, et même s'il en revenait tout juste, il est reparti en vitesse. À son retour, il nous a réveillés, mais sans nous brusquer. Notre grand-mère nous attendait dans la cuisine.

-Mes pauvres enfants, qu'est-ce que vous allez devenir ?

Tout en nous faisant signe d'approcher, elle serrait Léa contre elle. Je n'ai pas bougé. Je regardais mon père. Assis au bout de la table, la tête penchée, il pleurerait. Cramponné aux genoux de notre grand-mère, Richard pleurerait aussi. Toujours à l'écart et raide comme un piquet, j'étais de marbre. Sans lever les yeux, notre père a tout à coup fouillé dans la poche de sa chemise et, d'un geste théâtral, il a lancé l'alliance de notre mère sur la table. Tout était dit.

Pour qui tu te prends, ma fille ?

Je me suis aussitôt précipitée dans ma chambre, et emportée par une immense fureur, j'ai saisi crucifix et statues et je les ai lancées par terre pour ensuite courir d'une chambre à l'autre et répéter les mêmes gestes sans parvenir à m'apaiser.

-Ne fais pas ça, ça ne la ramènera pas, me répétait ma grand-mère.

Au matin, mon père était déjà parti chez l'embau-meur et Sophie faisait sa valise, tapie dans un coin de la chambre, je ne perdais aucun de ses gestes.

-Tiens, je te le donne !

Ce flacon de parfum qui hier encore me faisait tant envie, ce gilet dont elle m'enveloppait chaque fois que je me plaignais d'avoir froid et ce bracelet qu'elle m'avait si souvent prêté, autant d'objets qui ne comptaient maintenant plus pour moi.

-C'est toi que je veux. Pourquoi pars-tu ?

Le jour où ma mère avait été hospitalisée, il y avait un an, elle s'était présentée avec cette même valise en croyant ne rester que quelques semaines. Timide, elle rougissait pour un rien, malgré son épaisse et longue chevelure blonde, je ne la trouvais pas jolie. Ses lèvres étaient trop minces et elles étaient recouvertes d'un rouge trop violent, au milieu des plaques de boutons qui recouvraient son front et ses joues, son nez paraissait énorme et ses yeux d'un gris délavé. Mais dès qu'elle souriait, je la voyais autrement.

Comme disaient mes oncles, elle était souple, gracieuse et bien roulée, elle ne riait et ne parlait

jamais trop fort, elle ne pensait qu'à plaire. L'un d'eux avait tenté d'abuser d'elle et, oubliant que je n'avais que dix ans, en larmes, elle m'avait tout raconté. Sur le coup, je lui en ai voulu de me confier un drame que je ne pouvais pas imaginer, en employant, en plus, des mots que je n'avais jamais entendus. Mais dès le lendemain, je ne lui en tenais plus rigueur. Après s'être excusée de son épanchement de la veille, Sophie m'a suppliée de tout oublier. J'avais presque honte de n'avoir à peu rien retenu. Pourtant, le vendredi soir, lorsqu'après s'être longuement pomponnée, elle enfilait ses bas de soie, ses talons hauts et sa robe décolletée, je ne pouvais pas m'empêcher de craindre qu'il lui arrive malheur. La valise à la main, elle nous embrassait à tour de rôle en disant : « soyez sages ! » Dès qu'elle était partie, je me tournais vers ma grand-mère.

-Elle va revenir ?

-Mais oui ! Ne t'inquiète pas.

Ma grand-mère me répétait alors qu'elle n'avait que dix-huit ans et que pour tenir le coup devant la tâche, elle avait besoin de profiter du week-end pour retourner dans sa famille et se faire choyer à son tour. Mais maintenant que ma mère était morte, je savais qu'elle ne reviendrait pas.

-Je t'en prie Sophie, ne pars pas.

De grosses larmes coulaient sur les joues de Sophie et, ramassée sur elle-même, ma grand-mère se berçait, ni l'une ni l'autre n'a su trouver les mots qui m'auraient réconfortée. Pendant que j'allais aux

Pour qui tu te prends, ma fille ?

toilettes, Sophie en a profité pour s'éclipser. Peu de temps après, mon père est revenu du salon mortuaire et ma grand-mère est rentrée chez elle. Nous ne l'avons revue qu'après l'enterrement. Elle s'est alors occupée de nous jusqu'à ce que notre père embauche Alexandra.